

---

# ARCHITECTURE FLUIDE, MOBILITÉ URBAINE ET RECHERCHE-ACTION

Hugues Bazin, mai 2014, <http://recherche-action.fr>

## CONTENU

Mobilité urbaine et recherche-action .....	2
Assemblage architectural et principe d'architecture située .....	3
Quelques pistes de travail.....	6
Travailler en situation : les conditions de la rencontre et de la participation .....	6
Adopter une posture réflexive : le principe du décalage et de la multiréférentialité.....	7
Création d'un tiers espace pour inventer de nouveaux dispositifs.....	9

## MOBILITÉ URBAINE ET RECHERCHE-ACTION

Aborder une écologie des mobilités (flux, orientations, destinations, destins des personnes, lieux, objets) nécessite une écologie du regard sur l'organisation du territoire (partage de l'espace public, maîtrise d'usage, espaces marchands, etc.). « Par le regard on peut voir autre chose que le contour, reconstruire une phénoménologie du monde qui montre les choses excitantes, chaque objet à des lignes qui s'inscrit dans une mobilité (ex boucle de métro), le territoire est organisé en termes de ligne sur lesquels des flux sont possibles »<sup>1</sup>.

Comprendre que la recomposition du territoire passe par l'ouverture d'un autre imaginaire implique de s'appuyer moins sur des corps de métiers selon une spécialisation verticale, que sur une distribution spatiale des compétences en situation. C'est ce que nous appelons le « tiers espace », une notion qui sera développée tout au long de cet article. Nous pouvons ainsi concevoir qu'émergent des formes de régulation et de valorisation à l'instar de l'architecture mobile ou fluide.

L'urbanisme devient mobile et modulable en fonction des besoins des habitants. L'architecture mobile signifie ainsi une architecture disponible pour une société mobile, c'est l'habitat décidé par l'habitant à travers des « infrastructures non déterminées et non déterminantes »<sup>2</sup>. Au concept d'architecture construction n'est jamais achevée, mais doit au contraire évoluer avec le temps et les divers acteurs /habitants mobile, nous ajoutons celui d'« architecture fluide » selon le principe que « l'habitation est une action, et non un objet »<sup>3</sup>. La qui y laisseront leurs empreintes. Il n'y a pas de formes prédéterminées, c'est le travail sur les matériaux qui donne forme. C'est une construction qui participe à un écosystème, elle évolue suivant les manières d'exister.

Les questions de crise économique, de développement durable, d'urbanités nouvelles conduisent vers un nouvel âge de la mobilité. L'automobile perd son emprise au profit d'une large palette de déplacements. Cette offre multi modale (rapides et lents, mécanisés et doux, individuels et collectifs, etc.) ne concerne pas simplement la dimension technique des transports et de l'aménagement urbain, elle renvoie aux principes écosystémiques d'une diversité et d'une interdépendance dans les manières de vivre en ville et d'habiter la ville.

Par exemple, les mobilités soutenables dites "douces" comme la marche exigent une véritable organisation et production de l'espace public. On ne peut découper la ville uniquement de manière fonctionnaliste segmentant les activités humaines. À déposséder l'habitant de ses capacités à faire la ville, les modes décisionnels sont en difficultés dès qu'il s'agit de prendre en compte de manière non hiérarchique, mais circulaire la complexité de la vie sociale contemporaine. Les transformations de la mobilité offrent alors une opportunité de replacer l'humain au centre avec sa capacité de maîtrise d'usage. Autrement dit, la mobilité n'est plus une simple mesure du temps et de l'espace, elle devient une compétence du citoyen coproducteur de l'espace-temps urbain.

« La "marchabilité" ou le déplacement est profondément lié à la fragmentation sociale et économique »<sup>4</sup>. L'espace public est interrogé en termes d'expression, de contrôle, de fermeture, de marchandisation, de fonctionnalité. « Il y a une dimension politique. Dans l'exemple de l'espace aéroportuaire les questions de statut, de ségrégation, de limite dure sont posées. Quelles sont les conditions d'un espace collectif même

---

<sup>1</sup> Nicolas Texier, architecte, membre du collectif Bazar Urbain, entretien 2013.

<sup>2</sup> Yona Friedman, *L'architecture mobile*, Paris : Casterman, 1970 (1958, tirage limité polycopié).

<sup>3</sup> Patrick Bouchain, *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*, Paris : Actes Sud Éditions, 2013, (Coll Architecture)

<sup>4</sup> Sabine Chardonnet Darmaillacq, architecte, enseignant-chercheur ENSA Paris Ma laquais, entretien, 2013.

temporaire qui permettent de faire lieu dans un espace qui n'est pas prédisposé ? On s'inscrit dans un rapport social qui renvoie à la question de la représentativité dans un espace d'infrastructure collectif »<sup>5</sup>.

L'usager n'est pas un simple client, un passant que l'on doit gérer dans un espace public formaté selon tel ou tel équipement ou fonction. Par son déplacement il restaure une continuité spatiale renvoyant aux questions d'accessibilité et de mixité sociales. Le marcheur devient un générateur de la ville, ce sont des mouvements d'urbanité active. Il n'est jamais tout seul dans la nature, il rejoint quelqu'un ou un transport, il provoque des rencontres, des situations. Le citoyen arpenteur est multi-actif.

Ce n'est pas sans questionner les formes de gouvernance (maîtrise d'ouvrage) et les modalités professionnelles contractuelles (maîtrise d'œuvre). Cette pensée de l'urbain comme un écosystème interroge les dispositifs et les positionnements socioprofessionnels. Elle nécessite de nouveaux paradigmes, de nouveaux outils conceptuels et méthodologiques, de nouveaux dispositifs collaboratifs.

Si la mobilité est une action et que l'architecture devient mobile, appropriable et transformable, alors la recherche-action peut se concevoir également comme une architecture fluide qui s'incarne dans des laboratoires sociaux. C'est une forme de recherche in situ offrant la possibilité à un « morceau de société » de travailler sur lui-même en utilisant des ressources humaines disponibles. Il s'agit notamment des compétences investies par les acteurs en situation. Cette donc une connaissance situationnelle qui réunit les acteurs concernés au-delà du cercle des experts dans l'expérience même du processus.

La posture de l' « acteur-chercheur » décrit cette capacité d'entrer dans la démarche réflexive de celui qui « apprend en transformant ». L'architecte peut être considéré comme un praticien réflexif et l'acteur comme un concepteur architecte. Penser et agir autrement commencent donc par une mise en décalage des postures socioprofessionnelles classiques et dans le jeu ainsi créé, acquérir une liberté de mouvement entre une attitude d'extériorité vis-à-vis des situations vécues et la capacité de s'engager en situation.

C'est une invitation à établir de nouvelles correspondances entre mobilité sociale, spatiale et mentale à l'instar de la notion de « reliance » qui se montre pertinente autant dans le domaine des sciences sociales que celui de la mobilité. Elle décrit cette capacité à créer des liens inédits, des opportunités et des synergies entre des champs différents de l'expérience. Au développement en archipel correspond une « pensée archipel ». La mobilité est alors autant une manière d'agir la ville que de la penser.

## **ASSEMBLAGE ARCHITECTURAL ET PRINCIPE D'ARCHITECTURE SITUÉE**

Le principe d'architecture fluide conduit à une redéfinition des paramètres d'expériences et un renouvellement des outils de conception, notamment à travers un processus d'appropriation qui ne part pas du cadre bâti, mais des matériaux (humains, matériels, technologiques, environnementaux). Elle confirmerait la dimension vivante et créative de la ville, de l'usage à sa conception, comme un espace architectural en mouvement. Elle contribuerait à une écologie du tiers espace, à l'instar de ces tiers paysages interstitiels ou encore non attribués susceptibles d'accueillir une diversité d'acteurs et de dispositifs. Les formes de la vie sociale ne sont pas rigides et déterminée de l'extérieur comme le démontre la recherche-action.

L'architecture fluide se conçoit alors comme un mode de structuration spatial, scientifique et social instituant, mais non institué, mobile, modulaire, adaptable, transposable et évolutif entre différents champs de l'expérience correspondant à la capacité de créer des situations autonomes s'appuyant sur des formes d'organisation souples. Ce point de vue induit un changement radical de paradigme dans la manière de

---

<sup>5</sup> Sébastien Penfornis, architecte (Taktyk), entretien 2013.

concevoir le travail sur les espaces urbains où nous passons d'une « ingénierie de projet » à une « maîtrise d'usage ».

Dans ce mouvement d'innovation par le bas, au « rez-de-chaussée des villes », ce sont les usagers qui inventent des services nouveaux à travers des nouvelles pratiques sociales. L'utilisateur citoyen de simple utilisateur, devient co-concepteur des services urbains, compétences jusqu'à maintenant réservées aux autorités et aux professionnels de l'urbanisme.

Les communautés de pratiques n'ont plus besoin d'un projet imposé verticalement par un pouvoir techniciste, mais d'abord de se réunir dans les usages des espaces autour de formes d'implication et d'application telles que les processus de résilience et de reliance<sup>6</sup>. Peuvent ainsi être validés en situation des outils méthodologiques et conceptuels alimentant des réseaux de partage de connaissance « open source » propre à la culture numérique.

C'est « une architecture de l'Intelligence de la Complexité » qui est de l'ordre du « déploiement plutôt que du découpage »<sup>7</sup>. Ce qui permet de concevoir le rapport espace-temps dans l'articulation entre mobilité spatiale, mentale et sociale au lieu de considérer ces mobilités comme des « problèmes » séparés à traiter et par conséquent insolubles. Ces espaces architecturaux en pli « instaurent une tension permanente entre le flux et le lieu. Les sites investis, les territoires marqués rejoignent de nouvelles manières d'habiter ou de vivre l'espace et encouragent de nouvelles expériences sociales »<sup>8</sup>.

Où se logent ces espaces urbains hybrides qui favorisent la mutation des pratiques et des lieux à partir d'un travail sur les matériaux ? Les *fab-labs*<sup>9</sup> et les *tiers lieux*<sup>10</sup> en sont un exemple. Déjà depuis plusieurs années, la culture numérique nous enseigne que nous pouvons produire nous-mêmes les objets du quotidien, concevoir une façon de travailler en collaboration. Si l'on peut produire soi-même son énergie, ses modes de déplacement, ses outils, ses méthodologies, ses concepts, il n'est donc pas déraisonnable d'imaginer que nous puissions de cette façon produire la ville à l'image de l'écodéveloppement des circuits courts. Finalement, les innovations d'auto construction, d'auto fabrication, de transformation, de recyclage sont réappropriées et ainsi se socialisent en répondant à la nécessité des situations de pénurie ou de crise. Nous pourrions tout autant citer l'architecture végétale des jardins partagés ou l'autofabrication des « Zones à Défendre ».

---

<sup>6</sup> La « résilience » décrit un acte de reconstruction en utilisant ses propres ressources situationnelles, une capacité à rebondir et prendre confiance. La « reliance » décrit la capacité à faire des liens qui dépasse l'addition des éléments isolés pour rejoindre un système complexe et enrichir un capital social. Nous faisons par exemple référence au projet « R-urbain » animé par l'Association des Architectes Autogérés dans une ville de la banlieue parisienne qui est une expérimentation globale mêlant agriculture urbaine, économie sociale et solidaire, culture locale et réflexion sur l'habitat, dans une logique de création de réseaux locaux et de circuits courts. Il s'agit donc de partage de ressources (matériaux de fabrication, jardins partagés, énergie) par la création dans des espaces non attribués de nouveaux dispositifs et équipements.

<sup>7</sup> Jean-Louis Le Moigne, Edgar Morin, *L'intelligence de la complexité*, Paris, Harmattan, 1999, p.18.

<sup>8</sup> Patrick Barrès, « L'espace architectural en pli. Pratiques du lieu et du flux », *Communication et organisation*, 32 | 2007, p.52-63.

<sup>9</sup> Un fab-lab (abréviation de *Fabrication laboratory* ou *atelier de fabrication*) est une plate-forme ouverte de création et de prototypage d'objets physiques, « intelligents » ou non. Il s'adresse aux entrepreneurs, concepteurs, designers, artistes et tous bricoleurs qui veulent passer plus vite du concept au prototype ; désireux d'expérimenter et d'enrichir leurs connaissances en matière de pratique numériques. Les Fab-Labs sont conçus comme une ressource communautaire en libre accès. Ils se reconnaissent dans une charte commune dans le cadre d'un réseau international.

<sup>10</sup> « La Troisième Place » ou « Tiers Lieux » est un terme traduit de l'anglais « The Third Place » (Ray Oldenburg, *The Great Good Place*, New York, Marlowe & Company, 1991). Il fait référence aux environnements sociaux se distinguant de la maison et du travail selon des règles d'une spécialisation non-exclusive. Cet entre-deux libre, « ouvert en bas de chez soi », permet d'accueillir une diversité selon une logique de travail collaboratif nomade (« coworking ») augmenté par l'appropriation des outils numériques. Les tiers lieux ont leur manifeste ([http://movilab.org/index.php?title=Le\\_manifeste\\_des\\_Tiers\\_Lieux](http://movilab.org/index.php?title=Le_manifeste_des_Tiers_Lieux))

Retrouver un pouvoir sur les objets répond aux besoins d'instaurer une économie contributive. Développer un art de la pratique aboutit à de nouvelles formes d'urbanité, à vouloir s'émanciper et à s'autoformer dans un dialogue entre travail de la matière et travail de la culture. Expérimenter par l'assemblage des matériaux, des idées, des compétences participe d'un « art du bricolage »<sup>11</sup>. Les pratiques d'une culture populaire du bricolage souvent dévalorisée par la culture officielle académique peuvent être ici réhabilitées comme mode d'exploration et de transformation du réel.

Michel de Certeau<sup>12</sup> avait déjà ouvert la voie à une reconnaissance des formes de détournement, déviance, braconnage comme pratiques populaires d'une culture de la résistance ou «dissidences récréatives »<sup>13</sup> qui n'excluent pas le caractère ludique et le plaisir. Le « bâtisseur » se distingue de l'architecte pour souligner que l'architecture n'est pas simplement une réponse à un besoin fonctionnel. Il s'agit d'affirmer la possibilité d'être auteur de sa propre vie et engager un dialogue avec le monde. C'est recentrer l'habiter dans ses dimensions anthropologiques, symboliques, culturelles et écologiques.

En quoi les pratiques du bricolage peuvent être utiles à redéfinir les rôles dans les re-configurations de nos univers bâtis ? La réponse n'est pas simple, car « la prise en compte de l'aléatoire dans l'œuvre, le dialogue avec le matériau, l'absence de projet, l'utilisation des rebuts sont autant de notions propres au bricolage qui semblent étrangères au domaine de l'architecture »<sup>14</sup>. Ainsi, l'absence de structure prédéfinie et l'évolutivité constante s'apparentent à une hérésie technique. Il existe donc une tension entre la figure de l'architecte et du bricoleur, du technicien et du praticien, du savant et du populaire. Une nouvelle génération propose de dépasser cette opposition en utilisant par exemple le néologisme « bricolagisme »<sup>15</sup>.

Libre, spontanée, sauvage, autodidacte, novatrice, éphémère, iconoclaste, hasardeuse, primaire et bien souvent considérée comme marginale <sup>16</sup> l'architecture du bricoleur n'est finalement que la mise en concept et en pratique d'une évolution que l'on observe tous les jours et qui invite le métier d'architecte à se réinventer. « De nouvelles exigences de démocratie participative interrogent le projet en architecture pour prendre en charge les nouvelles données de notre environnement contemporain à travers une réévaluation de la transformation, du recyclage...du bricolage en somme »<sup>17</sup>.

L'implication des habitants et des usagers dans la « fabrication de la ville »<sup>18</sup> reste toujours une question en suspens, souvent invoquée, mais rarement appliquée dans un renversement de la logique verticale du triangle opérationnel élu (maîtrise d'ouvrage), technicien (maîtrise d'œuvre), usagers (maîtrise d'usage). Un urbanisme

---

<sup>11</sup> Hugues Bazin, « Art du bricolage, bricoleurs d'art », *Les cahiers d'Artes, L'art à l'épreuve du social*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013, p. 95-113.

<sup>12</sup> Michel De Certeau, (1re éd. 1980) *L'Invention du quotidien*, tomes 1&2, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>13</sup> Florian Lebreton et Philippe Bourdeau, *Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression*, EspacesTemps.net, Travaux, 2013.

<sup>14</sup> Marielle Magliozzi, *Art brut, architectures marginales : un art du bricolage*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.14.

<sup>15</sup> Entre architecture « savante » et « sauvage » le « bricolagisme » se revendique comme une posture éthique et critique de l'architecture contemporaine : Baptiste Clouzeau, *Bricolagisme ou le bricolage en architecture. Des pratiques marginales peuvent-elles amener à une transformation du métier*, mémoire de recherche, École Nationale Supérieure d'Architecture, Lyon, 2013.

<sup>16</sup> Dans cette déconstruction de l'acte architectural, des mouvements revendiquent une « anarchitecture » qui renverse les règles de constructions et en prend le contre-pied, une architecture rebours comme Gordon Matta-Clark (1943-1978) qui se base sur un art radical du détournement.

<sup>17</sup> Jérôme Gueneau, « Espèces d'espaces, de l'architecte, du bricoleur... », *Actes des 3<sup>èmes</sup> journées doctorales de l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain*, EHESS, 2012, p140.

<sup>18</sup> Véronique Biau, Michael Fenker, Élise Macaire, s/ dir, *L'implication des habitants dans la fabrication de la ville. Métiers et pratiques en question*, Paris, Éditions de la Villette, Cahiers Ramau n°6, Paris, 2013.

« en situation » ou « architecture située »<sup>19</sup> interroge inévitablement dans un contexte multi-acteurs les modes hiérarchiques de gouvernance, de production de connaissance et la conception fonctionnaliste d'un projet.

## QUELQUES PISTES DE TRAVAIL

### TRAVAILLER EN SITUATION : LES CONDITIONS DE LA RENCONTRE ET DE LA PARTICIPATION

L'implication in situ permet une hybridation des savoirs. Il s'agit non seulement de capter une parole, mais de la restituer. La parole peut être récoltée dans des situations de rencontres, un récit qui s'élabore en atelier ou en marchant. « Dans Bazar Urbain, il y a une attention du quotidien, des petits usages du quotidien. Ce n'est pas la "symphonie de la grande ville", ce n'est pas la grande la vitesse, mais des petits gestes<sup>20</sup>.

C'est raconter un territoire en entrant par l'histoire des personnes. De la parole des habitants émerge un récit collectif qui participe à la construction d'un paysage. « J'ai développé le principe de sentiers urbains où l'on fait des coupes urbaines à partir d'une expérience de la marche. Comment comprendre la ville et sa sédimentation »<sup>21</sup>. Sur un territoire étendu, une nouvelle cartographie peut devenir un outil de la vie publique. Il faut que la carte s'articule avec les dispositifs de mobilité existants et permet de faire découvrir des ressources cachées articulant lieux, sociabilité et population.

« Ici ce n'est pas le côté institutionnel qui est intéressant. C'est plutôt les alliances ou les alliages qui sont proposés. On essaie d'initier les conditions d'une rencontre. Entre la sortie du RER et les navettes hôtel, les bus franciliens arrivent, les salariés déposent leur voiture. On s'installe au milieu, on pose la condition d'un lieu collectif dans un espace qui brasse les flux. C'est notre plate-forme ou camp de base. L'interstice est cet espace entre qui n'existe pas vraiment et que l'on souhaite activer par l'événement. Une contribution de l'intervention est de rendre les espaces dans le domaine public, les représenter, c'est déjà les faire exister »<sup>22</sup>.

Les conditions de mise en œuvre d'une rencontre renvoient à la question difficile de la création d'un « espace du commun » : à la fois rencontre au sein des équipes dépassant les logiques disciplinaires, rencontre avec les territoires dépassant le cloisonnement entre intervenants et participants, professionnels et publics, enfin rencontre dans l'interface entre processus instituant et institué. Chaque contexte doit s'hybrider.

« La forme est ce qui définit le cadre d'un vivre ensemble. Si on reste dans un entre soi, il n'y a pas de conflit d'usage et donc pas de forme à régler. La recherche-action est en continuité avec mon travail de projeteur, c'est une manière de faire un projet sans qu'il y ait une trop grande emprise du programmatique »<sup>23</sup>.

Cet espace du commun ne peut exister dans la réflexion que s'il existe aussi dans l'action collective, dans la conviction de partager des ressources communes au profit d'un avenir commun, notamment la résolution des problèmes par l'innovation. C'est une manière de dépasser la diversité des statuts et des intérêts parfois contradictoires en expérimentant une nouvelle gouvernance.

« Nous ne pourrions jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autres. Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité »<sup>24</sup>. Parler des conditions de la rencontre, c'est réintroduire l'humain au centre des processus, principe de base de toute recherche-action.

Inévitablement se pose la question participative et la place du public – usager. C'est permettre à des populations qui ne se croisent jamais, de se rencontrer grâce à l'outil, on fabrique des espaces publics alors

---

<sup>19</sup> Jean-Paul Loubes, *Traité d'Architecture Sauvage. Manifeste pour une architecture située*, Paris, Éditions du Sextant, 2010.

<sup>20</sup> Nicolas Texier, architecte, membre du collectif Bazar Urbain, entretien 2013.

<sup>21</sup> Sabine Chardonnet Darmaillacq, architecte, enseignant-chercheur ENSA Paris Ma laquais, entretien, 2013.

<sup>22</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.

<sup>23</sup> Denis Délabre, architecte paysagiste, entretien, 2013.

<sup>24</sup> Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974

que la tendance est à la privatisation avec des séparations où chacun à son langage sans chercher à savoir ce qui converge sur le territoire.

« Dans la portée des actions in situ, le public est impliqué, car sinon il n'y a pas d'interactions. Les publics sont dans l'action, ils sont autour de l'événement, dans la présentation de la restitution. C'est un protocole d'un architecte de l'espace, paysagiste, plasticien, de documenter des processus et des interactions à l'œuvre sans connaître la forme finale »<sup>25</sup>.

L'implication en situation permet de recueillir des apports à la fois singuliers et multiples, de valoriser des matériaux plus qu'une finalité en apprenant dans la manière dont ils prennent forme et donnent forme à la ville. Cette manière de procéder permet de dépasser le caractère normatif de toute commande.

Effectivement, les registres sociaux des commanditaires et leurs attentes sont différents entre la dimension scientifique et la dimension opérationnelle, les contraintes méthodologiques et les contraintes politiques. Ce cadre n'instruit finalement le débat qu'entre le caractère « réaliste » ou « utopiste » de tel ou tel projet. Les réunions publiques n'engagent alors très peu les acteurs en situations. Ils n'ont pas de prise sur le processus. Les décisions ne reviennent pas au domaine public.

Cette gestion de l'incertitude où l'on part d'un travail sur les matériaux, non sur la commande peut s'apparenter à un « art du bricolage ». Les acteurs n'ont pas une idée précise de ce qui est à produire. « Ne pas savoir soi-même le résultat est intéressant, même si cela peut devenir angoissant. Il s'agit de faire émerger une forme au sens spatial dans laquelle on est impliqué physiquement avec des expériences partagées. Il s'agit de dépister une forme dans un espace informe ». « . Le parking est peuplé de voitures abandonnées et le projet urbain veut résidentialiser ce parking, l'entourer de grille alors que des personnes le parcourent »<sup>26</sup>.

Nous invoquons dans ce sens la notion de « tiers espaces » pour insister sur la dimension du « tiers ». Elle est importante pour prendre en compte une complexité au-delà de la dualité intervenant / population, parlant/ écoutant, expert / profane. Le travail en commun sur des matériaux peut jouer le rôle d'une médiation de la forme : matériaux sonores, vidéos, photographiques, les récits biographiques et les récits de lieux, objets usuels, matériaux concrets récoltés constituent autant de fragments de ville. Une nouvelle cartographie humaine peut alors se concevoir entre le paysage subjectif et les relevés objectifs.

### **ADOPTER UNE POSTURE RÉFLEXIVE : LE PRINCIPE DU DÉCALAGE ET DE LA MULTIRÉFÉRENTIALITÉ**

Nous l'avons relevé à plusieurs reprises, adopter une posture réflexive conduit à opérer un décalage dans les postures socioprofessionnelles et par conséquent un décalage dans les logiques d'ingénierie de projet. Le décalage est ce qui permet de mettre en correspondance, trouver un langage commun transdisciplinaire.

Convoquer l'artiste au sein de l'expérimentation peut être une manière de provoquer ce décalage et comprendre le point de vue de l'autre. Des correspondances peuvent s'établir entre art et architecture. « De plus en plus les artistes sont connectés à la conception de l'aménagement urbain. L'art peut publier du savoir sur l'espace à travers une action. Les artistes sont dans une perspective d'ouverture plutôt que d'encrage. Cela dépasse le site et leur proposition d'intervention dans une réflexion urbaine plus générale. Dans ce croisement chacun est placé dans une perspective différente que son champ habituel. Chaque artiste a un propos qui relève de sa propre pertinence, mais n'efface pas les conditions d'une conversation entre les acteurs et un public différencié. On ne classe pas les gens en fonction de leur formation. L'art permet une production décalée qui prend sa source dans des pratiques artistiques et qui produit un savoir que d'autres démarches ne peuvent pas »<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.

<sup>26</sup> Denis Délabre, op.cit.

<sup>27</sup> Andrea Urlberger, architecte, Docteur en esthétique, sciences et technologies des arts, entretien, 2013.

Le décalage, en se prenant comme propres matériaux de recherche permet de s'extirper d'une forme disciplinaire normative dans laquelle nous sommes cloisonnés. Est-ce que l'on peut parler de production scientifique, artistique et sociale dans le sens où un public est sollicité pour participer à l'œuvre ? Le public n'est pas choisi ou prédéterminé à recevoir une œuvre, il est en transit.

Nous sommes alors plus dans l'ordre d'une multiréférentialité que d'une interdisciplinarité : mettre en correspondance et en résonance des éléments de différents champs, c'est une démarche plus transversale que verticale. On rejoint la dimension collaborative du laboratoire social quand la terminologie et les compétences mobilisées ne sont plus de l'ordre d'une identité sectorielle, mais peuvent être appropriées par tous.

« Comment le savoir se produit par rapport à l'expérimentation ? Dans notre équipe, certains viennent de l'histoire de l'art, d'autres du paysage ou du jardin. Nous sommes déjà transversaux dans les pratiques et les approches. On fait des recherches par le projet. C'est la confrontation entre l'espace rugueux et l'espace lisse. Dans les échanges les choses s'amendent, les places bougent, les termes parlent à tout le monde, tout en restant un espace ouvert à partir de mot-clef dont chacun à sa propre définition et qui tient le projet. C'est "pointer", sans "fermer" »<sup>28</sup>.

Il y a une condensation et une tension particulière entre les dimensions spatiales, sociales et mentales. Induire un décalage dans les postures conduit à décaler une logique de projet vers de nouveaux espaces d'expérimentation. Une sensibilisation à la sociologie de l'intervention serait nécessaire pour indiquer comment ce principe de décalage participe à une méthodologie cohérente de recherche-action bien qu'elle se distingue de l'ingénierie de développement local.

D'une certaine manière l'opération 24h Chrono ouvre cette possibilité puisque les équipes ont travaillé sans commande précise en termes de production, confirmant que la qualité du travail n'est pas liée au fait qu'il y ait une commande ou non. Comment mobiliser des méthodes sur un territoire sans projets, sans commandes ? Les intervenants de l'opération 24h Chrono ne sont pas « missionnés » sur les territoires dans un cadre partenarial. Ils sont donc renvoyés à la posture de l'acteur-chercheur devant légitimer sa démarche dans un processus « bottom to up ». C'est une approche qui favorise une compréhension de la ville par ceux qui la parcourent, autrement dit, la maîtrise d'usage d'un « chercheur du paysage ».

Bien souvent, les opérateurs sont détachés des visions des populations. Ils se retrouvent dans des logiques isolées avec leur propre rythme et leur propre langage (gestionnaires de l'espace public, gare, etc.). Le mouvement « bottom to up » renverse la chaîne de décision. C'est à partir des communautés d'intérêts que l'on peut apporter de nouvelles approches.

En apparence, il y a contradiction entre les conditions imposées par l'opération et l'espace-temps habituel d'un projet en milieu urbain. Une intervention ponctuelle dans l'espace public, limitée à quelques heures s'apparente plus à une performance qu'à un projet de développement. Il y a le décalage de temporalité entre cette logique événementielle et une logique de développement. D'autre part, le milieu de l'architecture s'inscrit dans une logique de projet qui impose son rythme de travail. La recherche s'inscrit dans une position réflexive et plus critique par rapport aux projets. Il y a des rythmes et des intérêts de production différents.

Mais nous pouvons très bien concevoir ce « décalage » spatio-temporel comme un outil méthodologique pour décrire comment se fabrique la réalité. Quand Denis Delbaere intervient aux « 4000 Nord » à La Courneuve pour indiquer que « la mobilité urbaine engendre autant de mobilité que d'immobilité », cette proposition provoque un décalage en mettant en visibilité des « contre-espaces » symboliques et physiques symptomatiques des blocages générés par les politiques de mobilité ou de circulation, par exemple l'effet de coupure de l'autoroute du Nord entre la cité des 4000 et le parc de la Courneuve.

---

<sup>28</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.



En éclairant sous un certain angle la problématique de la mobilité, comment permettre aux acteurs d'être coproducteurs d'un processus et non de simples spectateurs ? C'est donc à un autre récit auquel invite le décalage par l'intervention : « Mettre en tension par le biais d'une fiction, cette contre-allée qui longe l'autoroute pourrait constituer une voie d'accès à la capitale et constituer un désenclavement du quartier. La promenade se termine par une butte sur laquelle devrait s'appuyer une passerelle enjambant l'autoroute vers le parc »<sup>29</sup>.

L'utilisateur est plus souple et plus malin, il fabrique des réponses qui échappent aux structures instituées. Il y a par exemple une auto-organisation dans les situations de crise. Des réseaux sociaux se créent et l'information devient une nouvelle strate d'action sur l'espace et la vie urbaine. On peut alors imaginer un d'outils numériques ouverts et collaboratifs permettant de partager un gisement de ressources commun sur un territoire culturel, scientifique, service du quotidien comme les « cartes ouvertes ». Un relevé et une évaluation des terrains à partir des projets numériques renouvellent le regard sur la ville. « Il y a tout ce qui relève des réseaux sociaux sur les représentations des territoires avec des modes d'usage différent. L'enjeu se place au niveau de la gestion des données. C'est un enjeu de gouvernance entre les structures de transport, les gestionnaires publics, les collectivités territoriales, les opérateurs de communications, chacun à ces données séparées »<sup>30</sup>.

Une autre articulation est possible entre les récits urbains et les transformations des lieux qui vont occasionner ainsi en boucle de nouveaux récits. C'est un espace ouvert de conception qui fait émerger une pluralité de projets. Ainsi, la mise en scène fictionnelle rend lisible le quotidien « infra-ordinaire » d'une déambulation qui échappe au spectre de visibilité. Comment cette fiction peut-elle entrer en synergie avec le projet urbain ? À l'imaginaire des acteurs s'oppose une vision techniciste ou technocratique, comment libérer un imaginaire génère un nouveau champ du possible ?

« Le mode opératoire est un corpus de connaissance. En quoi l'opération mobilise de nouveaux modes opératoires qu'on n'a jamais testés au sein de la pratique conventionnelle ou habituelle ? Cela déporte les outils, cela renvoie aux transformations. Quelles sont les manières de fabriquer un site ou des sites. C'est une méthodologie de questionnement qui va plus loin que le cadre de la commande. La feuille de route est une série de questions qui permet de choisir son positionnement »<sup>31</sup>.

### **CRÉATION D'UN TIERS ESPACE POUR INVENTER DE NOUVEAUX DISPOSITIFS**

Cette approche par le terrain de « paysagiste-architecte » est celle d'une expérimentation qui n'entre pas dans le cadre opérationnel classique. Sans traduction d'une pensée de la pratique de l'espace articulée à une démarche de recherche-action, la rencontre avec les collectivités territoriales et les aménageurs urbains, les bailleurs, les services cultures devient difficile. Les acteurs locaux risquent de se considérer comme simplement instruments au bénéfice d'une opération qu'ils ne maîtrisent pas, sans pouvoir réinvestir les acquis sur leur terrain.

L'expérimentation apparaît d'autant moins valorisante pour les partenaires que les moyens initiaux accordés sont faibles. Si l'absence de moyens peut conforter l'impression d'un aspect « bricolé », une réalisation épurée peut au contraire inciter à une démarche inventive et collaborative à partir des matériaux disponibles.

Apparemment, une telle démarche semble créer plus de problèmes qu'elle n'apporte de réponses. Néanmoins, en posant un autre regard sur sa pratique prise comme matériau de recherche, s'ouvrent de nouvelles perspectives en termes de dispositif et de prise en compte d'une complexité. Ce qui peut être perçu comme une incomplétude et une fragilité révèle au contraire un savoir-faire et un savoir-être. Cette manière de

---

<sup>29</sup> Denis Délabre, op.cit.

<sup>30</sup> Sabine Chardonnet Darmaillacq, op.cit.

<sup>31</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.

procéder, certes non académique, dégage de nouvelles compétences situationnelles qui peuvent directement être réinjectées dans un processus collectif.

« On tente quelque chose qui est à visage multiple sur des territoires différenciés, cette légèreté du dispositif peut donner collectivement de nouvelles pistes sur des modes opératoires comme sur des postures institutionnelles qui sont généralement lourdes. Aux Pays-Bas, il y a une reconnaissance de la culture comme levier. Il y a une politique de l'émergence avec une dissimilation des pratiques sans un mode de subvention unique »<sup>32</sup>.

Dans une logique de projet classique sont déclarées des intentions et des finalités où chacun est cantonné dans son champ disciplinaire. Alors que dans le processus expérimental éprouvé par le décalage, l'important est moins le but à atteindre en termes de « livraison » que la création d'un « espace libéré » induisant la possibilité pour les acteurs comme pour les intervenants de faire un « pas de côté » vis-à-vis de leur posture et leur statut, notamment en jouant entre les rôles d'agent, d'acteur et d'auteur.

Cette position inconfortable de se retrouver dans un espace interstitiel non reconnu ou validé peut paradoxalement engager un processus réflexif fructueux puisque nous sommes inévitablement obligés de remettre en question les cadres habituels de pensée et d'action en cherchant une légitimation par l'expérimentation sociale. Finalement, n'est-ce pas le propre de toutes formes innovatrices ? Elles partent rarement des cadres institués, mais finissent par renforcer un processus instituant.

« Dans la chronologie de projet, il y a ce qui est en amont et en aval. Là ce qui est intéressant, on interroge des espaces, des rapports à l'espace, des échelles, des simultanités, des clichés. L'action a des limites et des contraintes. La place du corps dans l'espace est une entrée transversale, la place des sens, le déplacement, les mobilités comme être dans le monde à travers l'espace aéroportuaire comme territoires au pluriel. Après il y a la difficulté d'intervenir liée à la spécificité de ce type de territoire. On parle d'infiltration comme mode opératoire, comme possibilité d'une action, sur comment agir. Avec les personnalités de chacun, faire l'expérience de l'espace aéroportuaire avec ses propres possibilités et convoquer un public à la partager »<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.

<sup>33</sup> Sébastien Penfornis, op.cit.